Il n’y avait plus de bière

Les tuyaux semblaient sortir de tout ton corps, s’enroulant, s’embobinant, créant des formes incongrues, saugrenues et mortellement douloureuses à notre vue. Ta respiration s’était faite rauque et saccadée. Ton torse ne faisait que monter et descendre et je priais pour que ce mouvement ne s’arrête pas. Toute ta famille était venue, tous avaient fait le déplacement. Pourtant la chambre d’hôpital me semblait tellement vide. Leurs pleurs bruyants et agressifs rendaient l’absence du son de ta voix assourdissante. Allais-tu te réveiller ? C’était ce qu’avait demandé ta sœur aux adultes. Personne n’avait répondu alors je lui ai dit qu’elle ne devait pas s’inquiéter, que tu dormais seulement, que bientôt ton rêve serait fini. Alors tu ouvrirais les yeux et tu nous sourirais.

Elle ne m’a pas écouté.

Je ne me rappelais plus bien ce qui s’était passé pour que tu te retrouves dans cette chambre blanche et vide. Lorsque j’essayais de retrouver mes souvenirs, j’avais cette impression douloureuse de me noyer. Mes poumons ne parvenaient plus à inspirer l’oxygène, ma tête explosait et des fourmillements s’emparaient de mon corps tout entier. Alors j’ai décidé de ne plus chercher à comprendre. De toute façon, savoir ne changerait rien. La seule chose que je savais était que tu étais là, allongé dans ces draps propres et blancs et que pour l’instant tu ne te réveillais pas.

Je ne sais pas pourquoi mais à ce moment précis j’ai repensé à notre première rencontre ; c’était en maternelle treize années plus tôt, je pédalais sur mon vélo Batman et toi tu louchais sur mon nouveau véhicule avec jalousie. Nous avions 4 ans. Qu’est-ce que tu as fait ? Tu m’as poussé du vélo. Tout simplement. Et moi je ne suis pas remonté dessus, notre amitié est donc née ainsi ; entre deux bagarres et notre sentiment de surpuissance. Nous ne nous sommes jamais lâchés.

Une dame à côté de moi me bouscule et tout à coup j’ai l’impression d’être projeté sur vingt mètres. Je nous revois, saouls, dans le canapé de chez Line, ta copine. Je nous revois, morts de rire, être mis dehors parce que nous avions vomi sur les pieds d’autres invités. Je revois les lampions colorés, les chaises sales et renversées, les bouteilles d'alcool, les sodas, la viande que personne n’a mangée et les chips écrasées par terre.

A cet instant tout se mélange dans mon esprit, les souvenirs s’entremêlent, se lient et se délient brûlant le fond de mon cerveau.

Tu t’es penché vers moi, encore avec les larmes de rires aux coins des yeux, et tu m’as chuchoté : « Antoine, il n’y a plus de bières, il faut aller en racheter ». Il était cinq heures du matin, aucun magasin n’était ouvert mais nous étions bourrés et euphoriques alors nous sommes montés tous les deux sur la moto et sommes partis en direction d’un supermarché.

Les souvenirs s’enchevêtrent encore une fois, il me semble que tous les fils de mon cerveau concernant cette soirée ont décidé de s’embobiner, de s’enrouler les uns

avec les autres avec pour seul but de m’empêcher de retrouver le début et la fin de cette nuit.

Petit à petit, je t'entends rigoler par-dessus le moteur de la moto. J’observe le marquage blanc de la route ; un grand trait droit et continu d’un blanc éclatant qui tranche avec le noir de la route. Tu commences à doubler une voiture en l’insultant parce qu’elle roule à quarante. Je croise le regard ridé et fatigué de la vieille dame dans la modus blanche et suis pris d’un vif mais fugace remords.

J’ai mal au dos. Je ne sens plus mes bras. J’ai l’impression que mon ventre est poignardé de quarante coups de couteaux. Ma main droite ne répond plus. Ma tête me brûle comme si elle prenait feu de l’intérieur. Je crois que mon cou est brisé. Tout tourne autour de moi. Je t’appelle mais tu ne réponds pas. Une voix grave et âgée me parle. Je ne comprends pas. Le goudron de la route est froid et rugueux, il n’est pas agréable. Je veux me relever, je veux partir, aller m’assurer que tu vas bien puis qu’on retourne ensemble à la fête de Line.

Les premiers rayons du soleil arrivent et je ferme les yeux sur les lumières bleues et blanches du Samu.

Cette fois-ci les lumières blanches de la chambre m’éblouissent et me donnent envie de vomir. Nous avons eu un accident… Je me rends compte que finalement je ne voulais pas me souvenir. Les douloureuses sensations de mes poumons qui ne veulent pas inspirer d’oxygène, et de ma tête qui semble exploser reviennent.

Je veux que ça cesse. Il faut que ça cesse.

La panique s’empare de mon esprit et de mon corps. Mon corps... Il est engourdi, mou et je ne le reconnais plus. Quelque chose a changé. Je me tiens difficilement la tête entre les mains comme si ça pouvait empêcher la migraine de saccager mon cerveau et de faire éclater ma cervelle.

Il faut que ça cesse. Pour que ça s’arrête, je me concentre sur ta mère, au fond de la chambre, qui pleure assise sur un fauteuil à côté du corps torturé de son fils qui ne semble pas vouloir se réveiller. Elle te caresse la main comme si ça pouvait te ramener à ses côtés et te chante une berceuse qui s’emmêle chaotiquement entre ses sanglots et les paroles rassurantes de ton père.

Un médecin entre dans la chambre et se crée un passage parmi les personnes de ta famille. Il nous demande à tous de sortir sauf aux parents. La panique se lit sur les visages. Est-il trop tard pour toi ? Je suis tétanisé. Je ne peux pas sortir et apparemment personne n’a la force de m’y obliger alors je reste là, au fond de la chambre à écouter religieusement ce que dit le médecin à tes parents.

- Sa fréquence cardiaque redevient normale et nous pensons qu'il pourra très bientôt se réveiller, cependant vous devez savoir qu’il ne retrouvera jamais l’usage de ses jambes. En effet, sa colonne vertébrale a été endommagée de T3 à L3. Ce sera déjà un miracle s’il peut réutiliser ses bras et bouger son cou. Je suis désolé.

Tes parents se sont effondrés. Ta mère s'est laissée retomber sur le fauteuil, te fixant des yeux vidés de toutes larmes. Je crois qu'elle n'en avait plus. Elle a simplement regardé son monde s'effondrer avec le tien. Je suppose que c'est le propre d'une mère…je veux dire de souffrir quand son enfant souffre. Il y a presque quelque chose de beau à ça. Cette façon de tout donner, de tout laisser tomber, et de se laisser mourir s'il le faut pour un seul être vivant. Ton père, lui, s'est éloigné de sa femme et est allé pleurer dans les toilettes de la chambre. « Un homme reste un homme », avec cet ego, cette image de l'homme jamais affaibli, ancré dans les esprits. Je crois que je ne veux pas être ce genre d'homme.

D'un coup la tête de ta mère s'est relevée. Le signalétique s'était mis à sonner. Un *Bip* suivit d'une pause de quelques secondes puis un *Bip* avant de recommencer. Une ligne fluorescente se dessine sur l'écran comme un serpent, des chiffres se succèdent, s'entrechoquent tandis que ta bouche rejette doucement et discrètement le masque respiratoire. Tout est allé très vite, des médecins sont entrés dans la chambre suivis d'infirmiers, tous parlaient en même temps, tous se bousculaient pour régler tes sondes, brancher, débrancher. Tes parents ont été éloignés de ton corps tandis que certaines personnes de ta famille entraient dans la pièce, sourds aux protestations du personnel médical. Personne ne m'a demandé de m'éloigner, ils étaient tous tellement pressés qu'ils m'ont oublié.

Tu étais en train de te réveiller.

Je crois qu'une heure s'est écoulée, en fait je ne suis pas sûr. Maintenant je ne suis plus sûr de rien. Dans ce lit immaculé tes yeux étaient grands ouverts sur cette chambre d'hôpital, ta tête était enroulée dans des rubans blancs et il me semblait que chacun de tes membres était recouvert de pansements. Ta mère luttait difficilement contre les sanglots que lui provoquait la vue de son fils mutilé pour la vie. Ton père te regardait effaré. Il ne semblait comprendre que maintenant, son fils serait dorénavant handicapé pour la vie. Et Dieu seul sait combien, dans ces instants, un simple « pour la vie » fend le cœur.

Moi je tentais de trouver ton regard qui errait dans le vide mais qui jamais ne s'accrochait au mien. Ta mère s'est penchée vers toi et avec cette voix rassurante et douce dont seules les mamans savent faire usage ; elle a commencé à t'expliquer. L'alcool, la modus avec la mamie à l'intérieur, le camion, l'accident. Tu écoutais sans rien dire, seulement en clignant des yeux.

Finalement tu as ouvert la bouche et tu as chuchoté :

- Où est Antoine ?
- Mon chéri, je viens de te le dire, Antoine n'a pas survécu à l'accident.

Giovana Osternaud